

# Fernand Deligny (1913-1996) : la pédagogie déniatisée

Peut-être parce qu'il finit sa vie dans les Cévennes où j'ai commencé la mienne, j'entretiens avec Fernand Deligny des rapports d'une étrange proximité. Je ne l'ai jamais rencontré mais nous avons vécu quelques années à une dizaine de kilomètres l'un de l'autre, lui à Anduze, moi à Alès, lui déjà reclus volontaire, partageant avec des enfants autistes un quotidien austère et mutique, moi adolescent activiste et bavard, encore incapable d'entrevoir cette humanité dépouillée de toute mondanité à laquelle Deligny avait décidé de consacrer, alors, toutes ses énergies.

Il m'a fallu beaucoup de temps et la médiation d'un ami précieux, Jean-Pierre Daniel qui fût le monteur du film de Deligny *Le moindre geste* présenté dans le cadre de la Semaine de la Critique au Festival de Cannes en 1971, pour approcher le sens d'une démarche si éloignée de mes engagements personnels. Je rêvais alors de me libérer des contraintes mesquines de la bourgeoisie de province ; je me débattais furieusement pour faire exploser le carcan imposé à mes enthousiasmes par une famille « comme il faut » et des professeurs tout entiers dévolus au respect de l'ordre scolaire. Autant dire que l'ascétisme minimaliste de Deligny m'était totalement étranger et, sans doute, le serait-il resté si je n'avais découvert, à l'occasion de mes errances sur le Mont Lozère, la vertu du granit.

Quiconque n'a pas pris le temps de faire l'expérience du granit ne peut imaginer ce que cette pierre impose de renoncement à nos gesticulations. Les rochers qui parsèment les plateaux désertiques des Cévennes, les blocs qui, ici ou là, s'élèvent en murs ou esquissent quelques fermes, possèdent l'étrange pouvoir de ralentir le monde. Le granit pèse. Lourd et dense, il n'est pas seulement solide, il est inattaquable. Il fait front aux apparences. Il nous amène au point où l'humain congédie tout futile, s'épure jusqu'à la trace, signe du moindre geste.

C'est le granitique qui m'a amené à Deligny. Le granitique d'une présence toute en retenue auprès d'enfants qu'il accompagne sans brutaliser. Le granitique d'une démarche pédagogique et artistique qui dépouille le monde de tous ses oripeaux dérisoires. Le granitique d'une parole ferme et sereine, de quelques mots et de quelques phrases laissés ici ou là pour que la pensée, à leur rencontre, s'astreigne à l'essentiel.

C'est pourquoi je place son petit ouvrage, *Graine de crapule – conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, paru en 1947, parmi les chefs-d'œuvre de la littérature pédagogique.

Étudiant prometteur, le jeune Fernand Deligny abandonne la préparation de l'École normale supérieure, trop académique à son goût, pour étudier la psychologie à l'université. Là, il découvre les travaux d'Henri Wallon sur l'importance de la socialisation dans la construction de la personnalité : l'enfant se développe, explique Wallon, en alternant, souvent à l'occasion de crises, des moments où il est centré sur lui-même et des moments où il intègre le monde extérieur et ses contraintes ; il est donc un être social que l'on ne peut ni étudier ni comprendre indépendamment des situations dans lesquelles il vit. Sensibilisé à cette dimension, Deligny s'intéresse alors aux « asiles » dans lesquels on enferme les enfants souffrants de troubles graves ou ayant basculé dans la délinquance ; il découvre que ce ne sont nullement des « lieux d'accueil et de vie » structurants dans lesquels ils pourraient trouver les appuis qui nécessaires à leur reconstruction. Mais, il observe aussi, parallèlement, que ceux que l'on considère comme des « fous » font souvent preuve, lors d'événements traumatiques - comme l'exode de 1940 avec son cortège de malheurs - d'une étonnante capacité de résistance et même d'initiative : alors que la société les enfermait pour chercher à s'en protéger, ils manifestent là un comportement tout à fait « adapté » et même, parfois, exemplaire. Il ne lui en faut pas plus pour remettre en question, simultanément, la pertinence des classifications traditionnelles de la maladie mentale comme les bienfaits de l'institution asilaire. Et il est vite convaincu que l'éducateur, loin d'enfermer l'enfant dans une nosologie, doit se rendre disponible à ce qu'il laisse voir de ses difficultés d'être au monde afin de lui offrir un ensemble de ressources et un tissu de relations grâce auxquels il pourra trouver une place dans ce monde.

C'est ainsi qu'après une courte carrière d'enseignant, il participe, en 1943, à l'ouverture d'un foyer de prévention à Lille. Convaincu que les formes institutionnelles traditionnelles sont profondément nocives et enferment l'enfant ou l'adolescent dans ses problèmes au lieu de lui permettre de les dépasser, il y met donc en œuvre une pédagogie inspirée des mouvements d'Éducation populaire mais aussi de Célestin Freinet. C'est de cette expérience que naîtra *Graine de crapule*.

Dans ces quelques pages fulgurantes, Deligny déjoue toutes les tentations de simplification, si fréquentes dans les discours éducatifs : « *H. a été mis au monde par sa mère, élevé par sa tante, puis par une cousine, placé dans une ferme, repris par ses grands-parents pour t'arriver frais sorti de prison. Et tu accuses la Société ? Quand tu connaîtras H., tu seras plein d'indulgence pour la mère, la tante, la cousine, le fermier, le grand-père et le directeur de la prison. Ce qui n'excuse pas la Société.* »

Non, les enfants que la société rejette ne sont ni de simples victimes devant lesquelles il faudrait s'agenouiller et tout céder, ni de terribles coupables qu'il faudrait condamner irrémédiablement à l'exclusion. Bien loin des oppositions schématiques et des oscillations mortifères entre un réalisme viril et un rousseauisme béat, entre la totémisation de l'obéissance et celle du caprice, entre un autoritarisme aveugle et une confiance qui l'est tout autant, entre un volontarisme rageur et un fatalisme résigné, il cherche une ligne de passage possible pour ce qu'il voudrait être une véritable éducation à la volonté.

Car il en a fait l'expérience : la compassion larmoyante qui tente d'amadouer le gremlin pour l'arraisonner est vouée au plus pitoyable échec : « *Il était un éducateur qui les aimait beaucoup, beaucoup... tellement qu'ils s'en firent un grand mouchoir.* » Mais il sait aussi que « *tu n'obtiendras rien de la contrainte. Tu pourras à la rigueur les contraindre à l'immobilité et au silence et, ce résultat durement acquis, tu seras*

*bien avancé. » En réalité, « ils connaissent toutes tes méthodes de séduction, de la main sur l'épaule au coup de pied quelque part, en passant par le sermon à voix contenue, les yeux dans les yeux. Pour l'effet que ça leur a fait, essaie autre chose. » Cesse donc de t'empêtrer : « Tu es trop sévère ? Ils vont se cacher. Tu ne l'es pas assez ? Alors tu ne les empêches pas de mal faire. Ne te soucie donc pas de sévérité. »*

De quoi se soucier alors ? De chercher toutes les occasions pour mettre l'enfant et l'adolescent en contact avec le réel. De proposer, et proposer sans cesse, des activités où ils puissent se confronter avec le monde, s'engager, se mettre en jeu, c'est-à-dire, finalement, « se mettre en je » : « *Il faut savoir ce que tu veux. Si c'est te faire aimer d'eux, apporte des bonbons. Mais le jour où tu viendras les mains vides, ils te traiteront de grand dégueulasse. Si tu veux faire ton travail, apporte leur une corde à tirer, du bois à casser, des sacs à porter. L'amour viendra ensuite, et là n'est pas ta récompense. »*

C'est dans une action délibérée, en effet, que l'enfant pourra découvrir la résistance du monde à ses velléités de toute-puissance. Aux prises avec un morceau de bois ou de terre, en cultivant un potager ou construisant un mur de pierres, il devra entrer dans une relation dialectique avec l'altérité. Impossible, en effet, de mettre longtemps sur le dos des « choses » l'intention de lui nuire ou de l'asservir. Passé les velléités animistes de la petite enfance, il lui faudra bien convenir que, contrairement à un être humain dont les intentions peuvent être malfaisantes, les objets incarnent des contraintes fécondes, des contraintes avec lesquelles « il faut faire » au risque, sinon, de ne rien faire.

De là une distinction fondatrice en éducation entre « normalisation » et « normativité » : quand la normalisation impose une norme au nom de la conformité, la normativité se découvre dans la confrontation avec les exigences mêmes de la tâche. La normalisation, c'est la contrainte extérieure pour « avoir la paix », la normativité, c'est la contrainte rencontrée dans un projet, avec laquelle on peut engager une relation. Une relation qui permet, tout à la fois, de créer et de se construire, d'assumer le réel et d'inventer le possible.

Inutile donc de s'épuiser à obtenir une apparence d'ordre : la reproduction à l'identique de comportements standardisés est un cancer éducatif. Mieux vaut s'engager soi-même dans une activité et engager l'enfant dans un projet collectif. Sans certitude, évidemment, sur le caractère miraculeux de la démarche : « rien n'est jamais acquis », là comme ailleurs, dans le domaine de l'humain. Deligny le sait bien : l'humain, c'est ce qui peut rater. L'éducateur doit en être conscient. Mais il n'en désespère pas pour autant. Il propose et propose sans cesse, tout en regardant « si celui qui refuse de marcher n'a pas un clou dans sa chaussure ».

Alors que la vulgate pédagogique médiatique hésite aujourd'hui entre l'exaltation pathétique de la discipline et l'engouement niais pour l'éclosion magique des aptitudes qui s'éveillent, il est bon de (re) lire Deligny. Les aphorismes de *Graine de crapule*, loin de toute pensée dogmatique, sont autant d'invitations à penser l'éducation. À agir aussi. Au plus près du plus juste.

Fernand Deligny écrivait : « *Capables de tout ? À toi le "tout" »*. Qui dit mieux ?

Philippe Meirieu